

Retour de pièce

*The River*, Jeudi 31 Mars 2022

(Dans le cadre du festival *Danse à l'université*)

### ***The River*, un mythe hors du temps**

Fin mars 2022, au cœur du festival Danse à l'université. Alors que la danse se déploie sous toutes ses formes et que les pas font vibrer la terre et trembler le sol du campus de l'université de Bourgogne, le chorégraphe Antoine Arbeit, de la Cie Ex Novo, propose à l'atheneum une réécriture du mythe d'Orphée. Accompagné de deux danseurs de la compagnie, Lucie Gemon et Gaspard Charon, il explore la fable d'Ovide tout en douceur, étrange contraste lorsque l'on connaît la fin tragique et barbare du musicien le plus doué de tous les temps. Ainsi, 20 minutes durant, le public se retrouve capturé dans une sorte d'espace-temps hors du temps, entre deux siècles très éloignés qui se mêlent l'espace d'un instant, grâce à un dispositif aussi simple qu'il demande une extrême concentration.



Photos de Chloé Gally

Ils devaient traverser l'esplanade Erasme, explorer l'espace en plein air que leur offrait l'œuvre d'Alain Kirili. Ainsi, tous ceux qui se trouvaient là, où ne faisaient que passer, pouvaient assister ou juste attraper un petit bout du spectacle, de la démonstration. Hélas, la pluie en a décidé autrement, et *The River* s'est donc produit sur la scène de l'atheneum, moins visible certes, mais non moins dénuée de porte pour laisser entrer l'imaginaire.

A la lueur des néons bleus, évoquant la douceur du début de la nuit, deux êtres apparaissent. Ils ne marchent pas, ils glissent, comme un souffle de vent dans les arbres, un discret murmure. L'un est au sol et l'autre ancré dans le sol, enraciné. Un sifflement, doux, comme l'indice que nous changeons de temps, comme si ce dernier n'appartenait plus à une unité spécifique. L'un se lève l'autre tangue sans chuter. Il est retenu, par le temps, par celui qui est au bout du fil, suspendu. Dans une atmosphère entre deux temporalités, on assiste, hypnotisés, au duel entre deux forces, la mort et la vie, deux puissances qui se disputent le joueur de lyre dans le calme le plus soutenu.



Photo de Chloé Gally

Il y a dans cette silencieuse gestuelle une suspension hypnotique et presque suffocante, comme si l'on se retrouvait soudain au bord d'un précipice, d'une falaise. Comme si le corps forçait l'immobilité, laissant juste l'esprit dans l'ignorance du moment de la chute.

Faut-il le rappeler ? La mort et la vie ne tiennent qu'à un fil, celui que les Parques, antiques divinités, tiennent au creux de leurs mains, entre deux lames de ciseaux. Fatalité fort bien illustrée par les deux danseurs, qui fournissent ici un énorme travail de coordination. Un

dispositif qui nous trompe sans le vouloir, laissant croire à une simplicité mensongère. Nous pouvons entendre l'écoute active l'un de l'autre, l'écoute de leur conscience et de leurs corps entre eux. Comme si l'énergie de l'un circulait jusqu'à l'autre depuis le fil qui d'un même lieu, les sépare et les retient.

Les images se mêlent, d'un bord de falaise le public se retrouve en plein cœur d'une forêt qui vit, par le bruissement des feuilles, par la respiration de la faune et de la flore environnantes. Il y a à chaque extrémité de ce fil, quelque chose de l'ordre de la contrainte et de la tension, de l'empêchement. Comme si la mort tendait les bras et accueillait Orphée, alors que la vie, à l'autre bout, le retenait encore. Combat à suspens entre deux entités qui ne peuvent se séparer. Et pourtant qui se complètent l'une et l'autre, à l'instar de celui qui aide l'autre à se mouvoir, se positionne en déséquilibre pour que son partenaire se déplace et vice-versa. Celui qui se lève pour laisser son binôme avancer.



Photos de Chloé Gally

Le dynamisme de la forêt accueille la mort d'Orphée dans un silence soupesant, un silence qui laisse la place aux sons de l'esprit. La vie se poursuit malgré la mort. Ainsi en est-il. Et puis, sans que l'on ne s'y attende, une voix, douce et neutre, apaisante, souffle la ponctuation, l'achèvement de l'histoire commencée par les deux danseurs. Un moment suspendu hors du temps, à la croisée des millénaires où l'espace de quelques minutes nous assistons, captivés, à la mort d'Orphée, dans un milieu où la vie bat son plein, comme un cœur avide d'oxygène. Un instant ni trop court, ni trop long, juste assez pour emmener le public sans jamais le perdre. Nul besoin de musique ni de son, seulement écouter le chant de la forêt, tandis que celui du joueur de lyre s'adoucit pour ne plus être. Nous restent son histoire, transmise au fil du temps, et ceux qui la racontent, de vive voix ou bien en silence, juste par le biais de la danse.